



Florence Balestas

Le récit comme mise en concordance

Double nationalité de Nina Yargekov
(POL, 2016)

Imaginez que vous avez perdu la mémoire, que vous vous réveillez au beau milieu d'un aéroport avec une valise et un diadème sur la tête. Vous êtes une femme, vous avez une trentaine d'années, de très grands pieds, et vous ne savez plus du tout ce que vous faites dans cet endroit. Vous ouvrez votre sac et vous y trouvez deux passeports, deux jeux de clés et une petite lingette rince-doigt. Tel est le scénario de départ de *Double nationalité*, une épopée de deux fois vingt-trois jours, passés d'abord en Lutringie (comprendre la France) et ensuite en Yasigie (comprendre la Hongrie), dans lequel l'héroïne va, non pas recouvrer sa mémoire, mais mener une *auto-perquisition* et découvrir qu'elle appartient à une double culture : née en France de parents hongrois, elle maîtrise les codes et la langue française de façon professionnelle – son ordinateur lui révèle qu'elle est traductrice-interprète – mais aussi le hongrois que ses parents lui ont appris, et conserver une attirance forte pour ce tout petit pays appelé à tort pays de l'Est.

Au final, quelques heures après être entrée dans votre appartement, vous êtes toujours célibataire, vous êtes toujours une Française née de parents immigrés, toutefois votre vision de votre existence s'est grandement affinée – c'est une chance que d'avoir été frappée d'amnésie dans une société scripturale, nul besoin d'aller voir le chamane du village afin qu'il vous révèle la vérité de votre existence, vos quittances de loyer et vos relevés de points de retraite parlent d'eux-mêmes. Vous êtes traductrice-interprète de profession. La chose est assez claire, votre curriculum vitae, vos notes d'honoraires, vos e-mails professionnels, tout concorde. Bon. Au moins vous savez pourquoi vous êtes si bien renseignée sur la vie des prostituées et des mules : vous êtes spécialisée dans le domaine juridique et vous travaillez régulièrement sur des affaires de proxénétisme et de trafic de stupéfiants. Vous exercez surtout en France, mais vous avez quelques clients en Yazigie, vous y aviez justement une mission il y a trois jours, cela explique donc votre voyage récent.

Mais rien n'est simple, puisqu'ici tout est double.

Avec beaucoup d'humour, beaucoup de sincérité aussi, *notre héroïne* ou plutôt *vous* – le lecteur est aussi un double du narrateur –, parce que l'auteur utilise dans tout son récit la deuxième personne du pluriel, mène l'enquête : rencontrant ses proches (sa meilleure amie hongroise, ses copines traductrices, sa grand-mère hongroise), fouillant dans les e-mails de son ordinateur, elle découvre qu'elle tient un double discours.

Car au centre des deux cents premières pages, il y a *la* question : a-t-elle consciemment *choisi* d'habiter Budapest ? Et dans ce cas, les voyages à Paris ne sont-ils que des allers-retours professionnels – comme elle l'indique à ses amis en hongrois – ou bien, à

l'inverse, vit-elle à Paris et rentre-t-elle de temps à autre dans sa patrie hongroise pour entretenir le mythe d'une hongroise ayant réintégré son pays d'origine, bien que dans une situation économique plus défavorable ? Mène-t-elle une *double vie* ? Via Internet s'est-elle *déguisée* en hongroise (c'est si facile via Internet) ? D'où son trouble et les questions qu'elle ne manque pas de se poser : Qu'est-ce que le bilinguisme ? Dans laquelle des langues trouve-t-on son identité ? Sa citoyenneté ? Sa nationalité ? La quête identitaire menée par l'héroïne au fil des pages et de ses 23 jours passés successivement à Paris, puis à Budapest va tenter de le préciser.

En même temps qu'un récit plein de rebondissements, écrit dans une langue parfaitement maîtrisée mais parfois étrange, Nina Yargekov nous offre surtout une quadruple vision du monde, plus ou moins lacunaire selon le point de vue, français, « *luringien* », hongrois ou « *yasigien* ». L'auteur peut ainsi désamorcer nombre de poncifs – « *les Hongrois n'écriraient pas en cyrillique* » ; « *les Français seraient sales, incultes, malpolis* » ou stigmatiser certaines attitudes nationales – « *la culture française s'autodéfinierait comme meilleure que toutes les autres [...], à tel point que les Français seraient métaarrogants, ils se féliciteraient de se penser supérieurs tout en enrobant la chose dans un discours mielleux* ». De même du côté hongrois, avec sa nostalgie du « *grand pays* » et ses territoires perdus, ses bains d'eau chaude et son lac Balaton.

Au passage, c'est une langue parfaitement maîtrisée qu'elle nous sert. Qui, en effet, parmi les locuteurs français pourra donner la définition sans sourciller de *déictique*, d'*irrédentisme* (terme cité néanmoins par Emmanuel Macron sur France Culture), de *collocation* (si, si, avec deux *l* : pas celui de l'étudiant parisien, mais l'autre, celui qui accole systématiquement deux mots) ou arriverait à placer *généricité* et *biocénétique* dans le même paragraphe ? Ou bien citer Paul Ricœur (cité abondamment aussi par notre actuel Président de la République) ?

Ce qu'il y a aussi de très amusant dans ce récit, c'est la façon dont *vous* ou *elle* observe ses pensées comme sous un microscope, comme si elles avaient une vie indépendante. Il y a par exemple une pensée d'elle qui s'est envolée vers New York, et dont on a de temps en temps des nouvelles. Ou bien des pensées qui s'affrontent dans une mise en scène dialectique, chacune s'avançant tour à tour pour exprimer son point de vue. Ou bien encore des états d'âme qui se succèdent, comme des sautes d'humeur.

Mais en France il y a une menace qui plane sur son parcours : une loi devrait interdire la *double* nationalité et les biculturels devraient *choisir*... Elle, qui avait fini par se sentir si bien dans sa double condition / vie, va-t-elle pouvoir trancher et comment ?

Il faudra attendre les pages 600 pour que le champ de vision s'élargisse et que notre héroïne se trouve confrontée à l'actualité dans toute sa brutalité : amnésique, coupée du flux quotidien d'informations, elle n'était pas au courant de l'afflux de migrants dans son pays – difficile pourtant de passer à côté lorsqu'elle va à la Gare de l'Est et qu'elle voit ces groupes en quête de traversée à destination de l'Allemagne, vers l'Occident, vers l'un des pays du G7. Mais pourquoi diable ne resteraient-ils pas en Hongrie, sa « *patrie-chérie* » ? Celle-ci serait-elle devenue inhospitalière ? Impossible aux yeux de celle qui se croit redevenue hongroise par choix. Comment peut-on être hongrois ?

Réflexion sur la langue, le bilinguisme, l'identité, la nationalité et le rapport au pays, ce

roman est tout cela à la fois et quelque chose de plus encore.

Dense et plein d'humour, brillant sans être pesant, les 684 pages ne sont pas du tout un *pensum*, ni un essai sociologique d'analyse comparée, ni un traité de pensée unique bien-pensant. Tout au contraire, *Double nationalité* se lit d'une traite en s'amusant beaucoup des tribulations de notre traductrice-interprète en quête d'elle-même.

À l'image de ses jurons : « *nom d'une crosse frigorifique !* »